

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.795. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Lundi
15
JUILLET
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20. — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. - Tél. : Gut. 12-45
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LES DRAPEAUX ALLIÉS A LA REVUE DU 14 JUILLET



LE DRAPEAU DE NOS FUSILIERS MARINS



LA BANNIÈRE ÉTOILÉE DES AMÉRICAINS



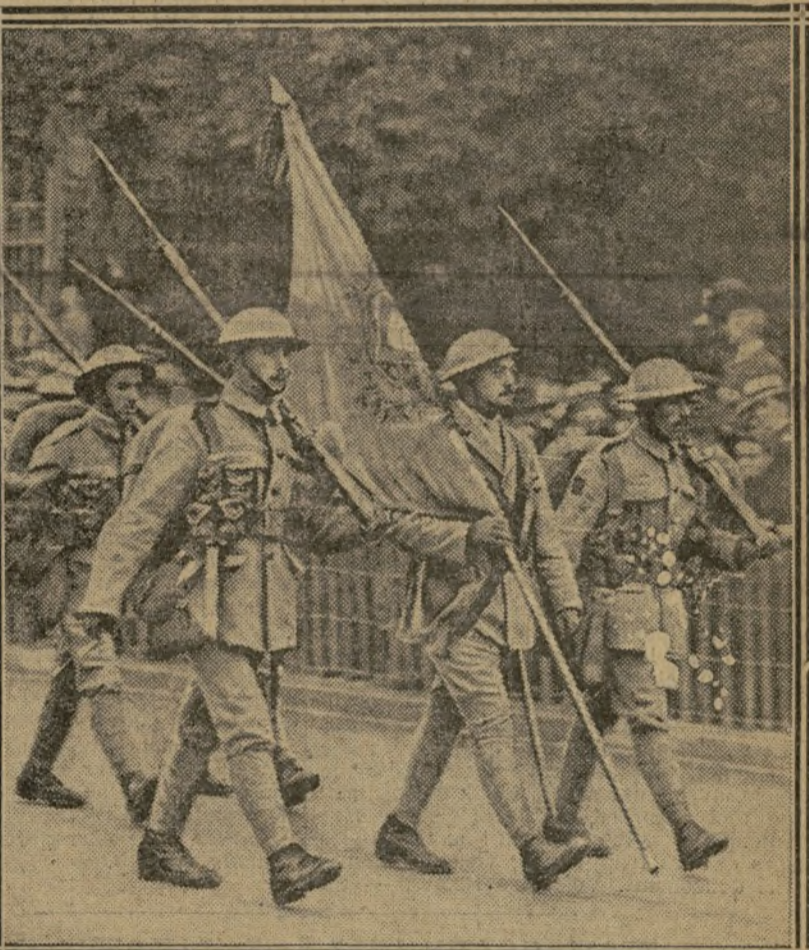
L'ÉTENDARD VERT, BLANC ET ROUGE DES ITALIENS



LE DRAPEAU NOIR, JAUNE ET ROUGE DES BELGES



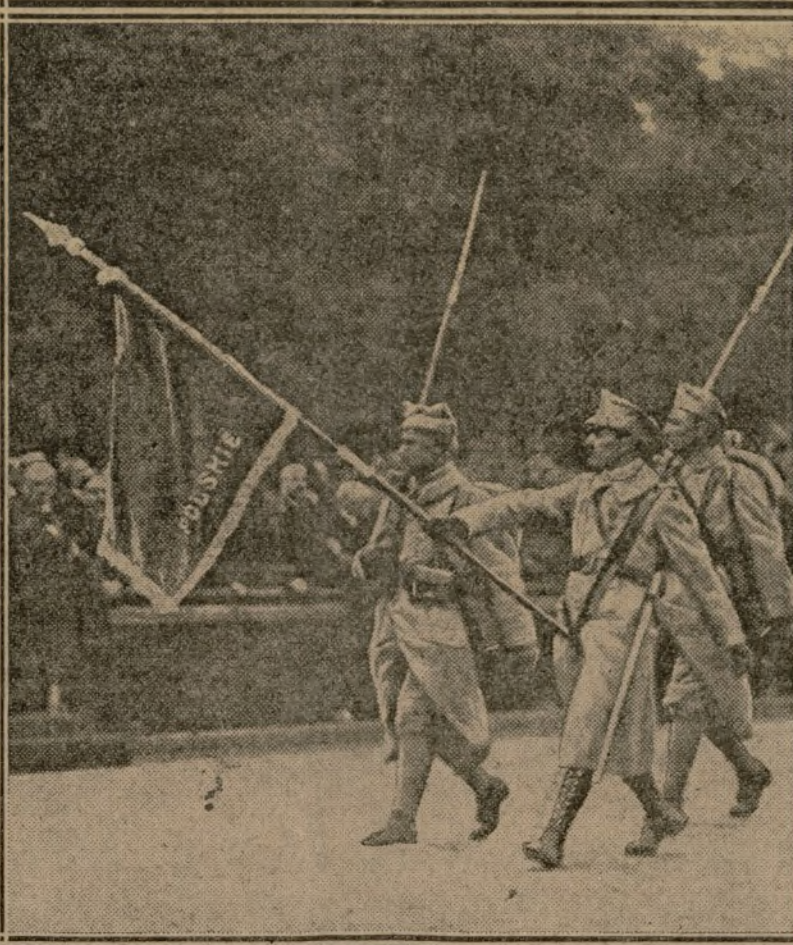
LE DRAPEAU BLANC, BLEU, ROUGE DES SERBES



LA BANNIÈRE ROUGE ET VERTE DES PORTUGAIS



L'ÉTENDARD AU FOND BLEU PALE DES GRECS



LE SALUT AU DRAPEAU POLONAIS



LA BANNIÈRE DES TCHÉCO-SLOVAQUES

Cette année, le 14 Juillet aura été la fête des drapeaux. Ils étaient tous là les pavillons des nations alliées qui combattent sur notre front, tous sauf celui de la Grande-Bretagne, car l'usage, depuis la guerre, veut que les drapeaux des régiments anglais ne quittent

pas le dépôt. Ils étaient tous là, et la foule enthousiaste les a tous sautes avec le même respect, ceux qui sont encore vierges de toute blessure et ceux qui ne sont plus que des loques glorieuses, parce qu'ils symbolisent tous à nos yeux le même idéal de liberté.

14 JUILLET, FÊTE DES ALLIÉS

Des détachements de troupes françaises, britanniques, américaines, belges, italiennes, portugaises, polonaises, tchécoslovaques, serbes et grecques ont défilé à Paris aux acclamations d'une foule immense.

Dès avant 8 heures, les avenues, les rues et les boulevards à travers lesquels devaient défilier les troupes s'empressent d'une foule pressée que la pluie ne décourage pas. Dans les enceintes réservées qui s'échelonnent tout le long de l'avenue du Bois jusqu'à l'avenue Malakoff, des femmes sont aux premiers rangs, les bras chargés d'énormes gerbes de fleurs qu'elles essaieront tout à l'heure au passage des soldats. Et l'on dirait une immense et double haie fleurie. A 9 heures précises, le président de la République, ayant à son côté M. Clemenceau, président du Conseil et ministre de la Guerre, et devant lui les généraux Mordacq et Duparge, fait, dans la daumont présidentielle, escortée de dragons, une apparition saluée d'applaudissements.

La pluie, comme par enchantement, cesse, et les tristes parapluies se ferment. Les verdure, mouillées, font un cadre frais. La *Marseillaise* éclate. Le président de la République, qui a passé sur le front des troupes massées devant la porte Dauphine, prend place, avec M. Clemenceau, dans l'enceinte officielle tendue de velours rouge frangé d'or, et remet les insignes de grand-croix au général Guillaumat, gouverneur militaire de Paris; de grand-officier aux généraux Bourgeois, directeur du service géographique de l'armée; Alby, chef d'état-major général de l'armée; Pineau, adjoint à l'inspecteur général de l'instruction de l'infanterie, et Herr, inspecteur de l'artillerie, commandant la R.G.A.; de commandeur au général Dauvè, au contrôleur général de 1^{re} classe Bonhomme, aux intendants généraux Cavaillon et Bourgeois, au colonel Bruzon, au colonel de gendarmerie Herqué, au colonel du génie Mourral et au lieutenant-colonel du génie Petsche. Puis, le président de la République remet des croix de la Légion d'honneur et des médailles militaires à des officiers et soldats alliés.

Le défilé

Les tambours battent aux champs. Le défilé commence. Une rumeur monte. Elle s'élève comme une vague, à travers la mer humaine qui déborde les avenues. Elle monte de la porte Dauphine et grandit, d'acclamations en acclamations, tandis que défilent les troupes alliées. Elles défilent, souples et fortes, conscientes du fardeau qu'elles supportent et de la gloire qui les aureole, devant les nouveaux dignitaires de la Légion d'honneur, devant le président de la République, entouré des présidents du Sénat et de la Chambre, des ministres, des ambassadeurs alliés, des représentants de la Ville de Paris et de tous les corps constitués, devant les blessés et les mutilés de la guerre, auxquels des places spéciales avaient été réservées, devant la foule qu'une immense émotion étire, et qui fait aux soldats une fête digne d'eux.

Un peloton de gendarmes à cheval, sabre au clair, ouvre la marche triomphale. Puis viennent le général Guillaumat et son état-major, suivis d'un piquet de dragons, lance au poing. La musique du 230^e d'infanterie joue *Sambre et Meuse*. Derrière les sapeurs-pompiers, tous décorés, défilent en bel ordre les élèves-aspirants de Fontainebleau et de Saint-Cyr. On crie : « Bravo, les jeunes ! » Suit le 230^e régiment d'infanterie, vigoureusement acclamé. Et voici les Américains, commandés par le colonel Colson, dans leur uniforme simple, avec leurs courts fusils. Ils défilent, dignes et superbes, aux cris de : « Vive l'Amérique ! Vive Wilson ! » Sous les fleurs qui les frappent au visage, ils sourient doucement. Voici les Belges, — un

détachement du 2^e, qui eut, sur l'Yser, une conduite si héroïque, — dont la musique joue la *Brabançonne*, et que la foule accueille fraternellement. Précédés de leurs fifres et de leurs cornemuses d'Ecosse, raides et corrects, défilent — et sont acclamés — les Britanniques, sous le commandement du colonel Alexander. Un drapeau bleu à la croix blanche passe dans la lumière : ce sont nos alliés grecs, sous les ordres du commandant Acramides. On crie : « Vive la Grèce ! Vive Venizelos ! »

Voici, petits, nerveux, les Italiens, dont le drapeau défilé à l'air d'une relique. Leur pas est crâne et joyeux. Puis les Polonais, coiffés de la « shapka » caractéristique, déploient leur drapeau rouge frangé d'argent. Ils sont commandés par le colonel Bereski. Une longue ovation les salue et poursuit les Portugais, alertes et fins, coiffés de casques plats; les Serbes au pas saccadé, commandés par le commandant Kovatchevitch, et le bataillon tchéco-slovaque, sous les ordres du colonel Gardanne et du commandant Gera, et composé de soldats qui ressemblent aux nôtres comme des frères, avec leur uniforme bleu horizon et leur béret bleu de roi. Ils défilent en chantant... Et puis, voici les nôtres — un détachement d'infanterie et de cavalerie — qui clôturent le défilé, avec notre drapeau, troué, aux couleurs éteintes, lamentable et sublime.

Les applaudissements éclatent et les cris : « Vivent nos soldats ! Vive la France ! Vive la Patrie ! » les accompagnent jusqu'à leur dernier pas, place de la Concorde, où les détachements se dispersent et s'en vont, musique en tête et acclamés par la foule, rejoindre leurs cantonnements.

Félicitations aux troupes

Le président du Conseil, ministre de la Guerre, a adressé au gouverneur militaire de Paris la lettre suivante :

« 14 juillet 1918.

« Mon cher gouverneur, « Je reçois de M. le président de la République la lettre suivante que je vous prie de communiquer aux belles troupes dont le magnifique défilé a si vivement impressionné la population parisienne. « Vous voudrez bien joindre les félicitations du ministre de la Guerre à celles du chef de l'Etat. « Croyez, mon cher gouverneur, à mes meilleurs sentiments. « G. CLEMENCEAU. »

Paris, le 14 juillet 1918.

« Mon cher président, « Paris a vu, ce matin, au milieu d'acclamations enthousiastes, ce qu'aucune ville du monde n'avait encore vu dans toute l'histoire de l'humanité : l'image vivante des nations armées, fraternellement unies pour la défense de leurs libertés. « Dans le splendide défilé des troupes alliées, c'étaient toutes les aspirations des peuples qui s'incarnaient à nos yeux ; c'étaient la victoire et l'avenir qui déjà passaient glorieusement devant nous. « Parmi tous ces braves qui sont venus hier du front et qui y vont retourner, l'âme illuminée par ce spectacle, les bataillons français se sont montrés, comme toujours, admirables de tenue et hautement dignes des belles unités alliées. « Je vous serai reconnaissant de transmettre au gouverneur militaire de Paris, aux officiers et aux hommes l'expression émue de mes félicitations. « Croyez, mon cher président, à mes sentiments dévoués. « POINCARÉ. »

acclamations de toute l'assistance, affirma solennellement la confiance des Alliés dans la victoire finale :

« Autant nous sommes prêts, déclarait-il, à terminer par une paix basée sur la liberté des peuples le conflit sanglant auquel nous avons été provoqués par la plus lâche des agressions, autant nous sommes disposés à examiner avec nos alliés toute



L'HOMMAGE DE LA HOLLANDE
M. Boutelle, président du comité des engagés volontaires hollandais, remet une gerbe de fleurs au porte-drapeau du 230^e d'infanterie

proposition autorisée de cessation des hostilités qui serait conforme à notre honneur et nous offrirait les satisfactions qui nous sont dues ; autant nous sommes décidés à ne pas capituler dans la défense de notre cause, autant nous sommes certains de son triomphe par la supériorité morale de notre droit.

En l'absence de M. W. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, retenu à Lyon par l'inauguration du pont Wilson, la parole fut prise, au nom des membres du corps diplomatique, par M. Matsui, ambassadeur du Japon à Paris. Celui-ci remercia les membres du Conseil municipal et salua le prochain passage sous l'Arc de Triomphe de la vaillante armée française et de ses alliés.

A leur sortie de l'Hôtel de Ville, le président de la République, M. Clemenceau, le maréchal Joffre et les ambassadeurs furent l'objet de chaleureuses ovations.

L'hommage de Rome à la France

M. Gallenga, sous-secrétaire d'Etat italien à la Propagande, accompagné de l'ambassadeur d'Italie et des attachés militaires et naval, a été reçu hier matin, à huit heures, en forme solennelle, par le président de la République, ayant à ses côtés le président du Conseil, les ministres et les sous-secrétaires d'Etat. M. Gallenga, arrivé avant-hier d'Italie, a remis au président, disposés dans un coffret de bronze, œuvre du sculpteur Arturo Dassi, les 8.000 pages formant l'adresse du peuple romain à la France. L'adresse porte environ 400.000 signatures de Romains appartenant à toutes les classes de la société. Chaque page porte, en tête : « Hommage à la France héroïque et à ses alliés. »

M. Gallenga, dans un éloquent discours, a souligné le caractère de cet hommage, qui s'adresse à tous les combattants alliés, unis dans la lutte pour la cause de la Liberté.

Le président de la République a prononcé à son tour une courte et belle allocution qui résume cette phrase : « C'est toute l'Italie qui offre son cœur à la France ; c'est toute la France qui accueille l'Italie comme une sœur glorieuse et bien-aimée. »

En quittant le palais de l'Elysée, le sous-secrétaire d'Etat italien, l'ambassadeur d'Italie et le personnel de l'ambassade se sont rendus à la porte Dauphine et ont assisté à la prise d'armes.

QUELQUES SOUVENIRS D'UN ACCUSÉ SUR LA HAUTE COUR DE 1899-1900

M. Cailly évoque ici les débats mouvementés, et parfois comiques, qui se déroulèrent au Sénat il y a dix-huit années.

La Haute Cour siégera demain pour juger M. Malvy.

Ce procès, devant cette juridiction exceptionnelle, ne sera pas sans évoquer des souvenirs du précédent où les sénateurs-juges avaient à juger, non un ancien ministre de l'Intérieur qui a demandé à se justifier des graves accusations portées contre lui, mais quinze accusés, dont certains, jeunes et pleins d'ardeur, se souciaient peu de leur condamnation ou de leur acquittement.

Un des plus jeunes et des plus turbulents accusés d'alors était M. Jacques Cailly qui retraçait, à dix-huit ans de distance, la physionomie curieuse des débats d'alors.

Nous étions quinze accusés et, pour une fournée de cette importance, la salle du Sénat avait été aménagée en conséquence.

Toutes les travées d'extrême-gauche nous avaient été réservées. Nous « siégeons » là, flanqués chacun de deux municipaux dont les cuivres et les buffleteries luisaient sous l'éclat des lustres, séparés seulement des sénateurs par une simple rampe qu'il eût été fort aisé de franchir sans le voisinage inquiétant de nos gardes républicains.

Nous étions répartis en quatre groupes bien distincts que je crois utile de rappeler ici avec les noms des accusés, car les journaux qui ont récemment évoqué ce procès ont presque tous donné des informations erronées à ce sujet.

D'abord, les plus nombreux, les royalistes, comptaient MM. André Buffet, de Chevilly, de Fréchencourt, Godefroy, de Pontevès-Sabran, de Ramel, de Bouffmont et le baron Raoul de Vaux, tout perclus, et qu'il fallait transporter aux audiences sur une chaise.

La Ligue des Patriotes comprenait Paul Déroulède, Barillier et Ballière.

Puis Jules Guérin, représentant, à lui seul, la Ligue Antisémitique de France, devenue le « Grand Occident » depuis son installation au fameux Fort-Chabrol.

Enfin Dubuc, Brunet et moi étions la liste comme gonflonniers de la Jeunesse antisémite et nationaliste.

Je dois aussi, pour être complet, mentionner les noms de Marcel Habert et du comte de Lur-Saluces que l'huissier, par une procédure aussi bizarre qu'archaïque, dénonça comme contumax, à son de trompe, au milieu de la rue de Valenciennes, la veille de l'ouverture du procès.

Des quinze accusés précités, combien en reste-t-il maintenant ?

Au 2 août 1914, c'est-à-dire à la déclaration de la guerre, je crois pouvoir affirmer, que nous restions plus que cinq : Godefroy, Fréchencourt, Brunet, Dubuc et moi. Un an après, une balle allemande touchait mortellement ce pauvre et vaillant Brunet, victime de son dévouement envers un de ses camarades blessés et tombé en avant d'une tranchée de l'Argonne.

L'appel des témoins

Le tapage commença à l'appel des témoins, au nombre de plusieurs centaines, parqués, entassés, empilés dans les couloirs, les escaliers et jusque dans la cour du Sénat. Toute cette cohue criait et chantait à tue-tête. Les noms des appelés se perdaient dans le tumulte comme des gouttes de pluie dans la rumeur des vagues. Soudain, la *Marseillaise* éclata, formidable, trouvant son écho jusque dans la salle des séances.

Les témoins entraient en trombe et au hasard, — sans aucunement tenir compte des noms appelés, qu'il était absolument impossible d'entendre, — par la porte de gauche, en face des accusés, défilant devant la tribune et sortaient par la porte de droite, où ils se trouvaient submergés par ceux qui attendaient leur tour. Alors, poussés, bousculés, incapables de se frayer un passage à travers le flot humain qui déferlait toujours de l'escalier, les mêmes témoins se trouvaient retransportés à la porte de gauche pour redéfiler une seconde et même une troisième fois devant l'infortuné président Fallières, déjà aphone, aux côtés du procureur Bernard, lequel, incapable de dominer le tumulte, agitait, comme des ailes de moulin, les grandes manches de sa toge écarlate.

Et la *Marseillaise* faisait toujours rage, reprise en chœur par les accusés républicains et même par le public des tribunes. Tout seul au milieu de l'hémicycle,

M^{re} Hornbostel, l'avocat de Ballière, battait la mesure.

Oui, vraiment, on put s'apercevoir, ce jour-là, que les gardes municipaux n'étaient point un luxe inutile...

Les séances qui suivirent furent dignes de ce début prometteur, mais c'est une erreur de croire que les accusés et les témoins furent les seuls à causer du scandale.

Aussi bien n'oublions pas qu'on jugeait là un procès exclusivement politique qui laissait le champ libre à toutes les rancunes. Juges et accusés se jetaient des regards féroces, et il en fut ainsi pendant les quarante-sept séances que tint la Haute Cour.

Le public des tribunes lui-même ne se gênait souvent pas pour manifester ses sentiments quelquefois hostiles envers les accusés.

Pour ma part, je connus les honneurs de trois expulsions et d'une condamnation à trois mois de prison pour outrages aux magistrats.

Cette condamnation fut motivée par mon intervention dans un incident où j'estimais encore que tous les torts n'étaient point de mon côté.

Le procès se déroulait en décembre et devait être terminé avant minuit, le 4 janvier suivant, date fatidique qui marquait l'expiration de leurs pouvoirs à un tiers des sénateurs-juges. Or, la loi est formelle : n'étant plus sénateurs, ils ne pouvaient plus être jugés.

Effrayés du nombre prodigieux des témoins qu'il restait à entendre, certains sénateurs renouvelables émettent la proposition d'en écarter la liste. Je m'insurgeai contre cette proposition qui nous ramenait aux plus beaux jours de la Terreur, et je m'écriai : « Allez jusqu'à la loi de Prairial, et vous commettrez l'infamie jusqu'au bout ! »

Je risquais là un an de prison et même davantage, mais les Pères Conscrits surent assez spirituellement me rappeler que j'avais l'âge de Chérubin.

Moins de mansuétude fut octroyée à Paul Déroulède pour son apostrophe : « A président indigne, présidence troublée », qui lui valut deux ans de prison.

L'incident du « bouchon »

Enfin vint l'incident du « bouchon », dont on m'a bien à tort attribué la paternité. Je renoncerais à m'en défendre encore si M^{re} Evain lui-même, qui pourtant a suivi toutes les audiences en qualité d'avocat de Dubuc, n'eût accrédité cette légende tout récemment encore dans un article du *Journal*. Je vais donc, une fois de plus, essayer de rétablir la vérité, sans aucune illusion, d'ailleurs, car, pour tout le monde, quoi que je dise et quoi que je fasse, je n'en resterai pas moins l'auteur du « bouchon ! »

Mon ami Brunet, le plus jeune de tous les accusés, avait entrepris de fixer sur un album les têtes des Pères Conscrits. Il travaillait sans relâche, sans se préoccuper beaucoup de ce qui se passait autour de lui. Un jour, je ne sais plus à quel sujet, une rumeur se fit entendre dans les rangs du Sénat. Brunet, de sa voix traînante de Bas-Normand pur sang, s'écria, sans lever la tête ni lâcher son crayon : « Un bouchon ! »

Mais le bruit qui régnait dans la salle fit qu'on saisit seulement la dernière syllabe de cette exclamation.

Le procureur Bernard dressa l'oreille, et le président Fallières, qui avait probablement compris tout autre chose, se retourna indigné vers votre serviteur, lequel, hélas ! jouissait déjà d'une réputation détestable, qu'il sut confirmer dans la suite :

« Monsieur Cailly, qu'avez-vous dit ? J'allais protester de mon silence quand Brunet se leva courageusement :

« C'est moi, dit-il, qui leur ai crié : « Un bouchon ! »

Un formidable éclat de rire accueillit ces paroles. M. Fallières, peu familiarisé avec cette expression qu'il entendait peut-être pour la première fois, reprit, tout étonné :

« Un bouchon ?

« Eh, oui, un bouchon !

« Mais qu'est-ce que cela veut dire : Un bouchon ?

Ce fut du délire... On trépidait, et l'incident n'eut d'autres suites pour Brunet qu'une laborieuse explication de sa part sur la signification de ce jargon populaire.

Je n'en finirais pas s'il me fallait ouvrir tout grand le tiroir à souvenirs et relater tous les incidents qui soulignèrent ce singulier procès.

Disons seulement un mot des témoins qui, eux aussi, eurent leurs grands jours. Beaucoup apportaient une note pittoresque et des contrastes que ne connaît point le procès Malvy. Cet extraordinaire défilé des jeunes royalistes de l'Eclat blanc, par exemple, venant déposer entre des bouchers en blouse et les vidangeurs de Sabran. Et ce témoin de Barillier, confronté à la barre avec un témoin à charge et lui criant à la figure : « Cette casserole en a menti ! » Et cet autre brave homme de vidangeur qui attendait son tour depuis plusieurs jours et auquel on n'octroyait que deux francs par journée pour son déplacement inutile. L'infortuné, indigné, se cramponnait à la barre, clamant que c'était abominable de déranger ainsi un travailleur, père de famille, et qu'il ne sortirait point qu'on ne lui ait donné ses cent sous ! Il fallut l'emmener de force.

Voilà les scènes que la Haute-Cour actuelle ne verra pas. Déjà le lever de rideau nous révèle un décor plus sévère. J'allais dire : plus mélancolique, car on m'accusera certainement d'avoir traité de choses graves bien à la légère. Mon excuse est de les voir encore avec mes yeux de vingt ans en jetant un regard sur le passé, non sans regrets, certes, mais sans amertume.

Jacques CAILLY

RÉCEPTION SOLENNELLE A L'HOTEL DE VILLE

Depuis le boulevard de Sébastopol jusqu'à l'Hôtel de Ville, la rue de Rivoli est encadrée, des 3 heures de l'après-midi, par deux haies de curieux, venus pour saluer le passage du président de la République, des membres du gouvernement, des ambassadeurs des puissances alliées. Il est à 11 h. 30 lorsque M. Poincaré pénètre, en automobile, sous la voûte de l'Hôtel de Ville. Il y a été précédé par les ambassadeurs, par MM. Clemenceau, Stephen Pichon, Antonin Dubost, Paul Deschanel, le maréchal Joffre, et par de nombreuses personnalités politiques, militaires, et de la colonie étrangère.

A son arrivée, le chef de l'Etat est accueilli par M. Gent, syndic, qui le conduit dans le cabinet du président du Conseil municipal, M. Adrien Mithouard, souffrant, est remplacé par M. Chérioux, vice-président. A ses côtés se trouvent MM. Aufrand, préfet de la Seine; Raux, préfet de police; les membres des bureaux du Conseil municipal et du Conseil général et le corps diplomatique.

Le président de la République et les vingt-cinq ambassadeurs représentants des puissances de l'Entente apposent leurs signatures sur le Livre d'or de la Ville. Puis le cortège présidentiel gagna la salle des séances de l'Assemblée communale.

Au nom de la 4^e commission, M. Ernest Gay proposa de donner à un certain nombre de voies parisiennes les dénominations suivantes :

Le cours la Reine (partie comprise entre l'avenue d'Anfin et la place de l'Alma) deviendra cours Albert-1^{er}; l'avenue de l'Alma, avenue George-V; l'avenue d'Anfin, avenue Victor-Emmanuel-III; le quai Debilly, avenue de Tokio; l'avenue de Sofia, avenue du Portugal; la rue Pierre-Charron (partie comprise entre la place d'Iéna et l'avenue de l'Alma), avenue Pierre-1^{er}-de-Serbie.

Cette proposition fut adoptée par acclamations.

Cette séance fut suivie d'une réception

solennelle dans la grande salle des Fêtes. Au cours de cette réception, des discours furent prononcés par MM. Chérioux, au nom de la Ville de Paris; Louis Peuch, au nom du département de la Seine, et Stephen Pichon, au nom du gouvernement. Le ministre des Affaires étrangères, aux



M. POINCARÉ VIENT DE REMETTRE LE GRAND CORDON DE LA LÉGION D'HONNEUR AU GÉNÉRAL GUILLAUMAT. Derrière le président : MM. Antonin Dubost, Clemenceau et Deschanel. Derrière le général Guillaumat : le général Duparge, secrétaire général de la présidence, et les généraux Herr, Bourgeois et Alby, qui vont recevoir la plaque de grand officier.

LES CONTES D'EXCELSIOR

FRANJUS GARDE CHAMPÊTRE

PAR MIGUEL ZAMACOÏS

Pour un drôle de garde champêtre, c'était un drôle de garde champêtre que celui de Chaumeville-la-Feuille, jolie commune normande de sept cents âmes.

Il s'appelait Benoît Franjus, atteignait la cinquantaine, et avait les palmes académiques. Volontiers, il répétait : "Quand j'étais dans l'enseignement..." ; cela impressionnait les Chaumevillois, car il ne spécifiait pas qu'il avait été simplement pion pendant vingt ans dans un lycée de Lyon.

Echoué par hasard à Chaumeville-la-Feuille, à la suite de l'héritage d'une bicoque, il aurait pu à la longue, à cause de son instruction supérieure et de ses antécédents universitaires, prétendre à de hautes fonctions, devenir conseiller municipal, et peut-être adjoint, mais c'est seulement le poste de garde champêtre qu'il avait brigué, parce qu'il croyait à la mission morale supérieure de ce modeste fonctionnaire.

Le gouvernement, clamait-il dans ses moments d'expansion éloquentes à ses concitoyens attentifs, ne sait pas le parti qu'il pourrait tirer, pour la propagande moralisatrice dans les campagnes, de l'armée des gardes champêtres !... En contact permanent et intime avec les populations rurales, connaissant individuellement tous les administrés, leur mentalité, leurs aspirations et leurs secrets, quels services ne rendraient-ils pas si l'on savait utiliser leur connaissance de la psychologie paysanne !...

(Ayant été "dans l'enseignement", Franjus connaissait des mots difficiles.)

"Le garde champêtre digne de son mandat et de l'autorité que la loi lui confère est à la fois le conseiller, le confesseur, le conciliateur, le juge de paix, le tribunal, l'appel, la cassation et la maréchaussée de sa commune !"

De fait, Benoît Franjus était un peu tout cela à Chaumeville. Sorte de sénateur Bérenger et de président Magnaud ambulants, il s'en allait avec sa grosse canne par les ruelles et les sentiers et, au hasard des occasions, rendait une justice toujours indulgente aussi bien sous les noisetiers que sous les chènes.

Jamais, de mémoire de Chaumevillois, Franjus n'avait sévi contre un délinquant. Il n'allait jamais plus loin que la mercuriale, prétendant que nul homme n'a le droit d'en condamner un autre :

— Suis-je dans la tête de cet homme en faute ? disait-il communément... Suis-je dans son cœur ? Suis-je dans ses nerfs ?... Suis-je enfin renseigné (car il savait des mots difficiles) sur la part qu'ont dans ses responsabilités les influences congénitales et les instincts ataviques ?

Rencontrait-il un ivrogne ; prenait-il sur le fait un braconnier, un voleur de légumes ou de bois ; voyait-il un mari battre sa femme, une femme rudoyer ses enfants, des enfants martyriser des bêtes ; il prononçait aussitôt le sermon approprié, prenait celui-ci par l'intérêt, celui-là par l'amour-propre, cet autre par ses bons sentiments, et invoquait, selon les cas, des arguments religieux, politiques, patriotiques ou philosophiques.

Quand il avait admonesté un pousseur de collets ou reconduit chez lui un ivrogne, il se remettait en route en monologuant :

— Je l'ai sermonné, disait-il, s'inspirant d'Ambroise Paré, Dieu le guérira ! — le guérira ou le jugera, lui seul ayant entre les mains les éléments d'un jugement rigoureusement juste !

Et, régulièrement, il ajoutait entre ses dents :

— Il n'y en a qu'un que je salerais si jamais je le pince !... Parce que, celui-là, je sais exactement ce qu'il pense... Celui-là, s'il me tombe sous la main, il paiera pour les autres !

On se demandait, à Chaumeville, quel pouvait bien être cet ennemi personnel du brave Franjus... S'agissait-il de ce grand flandrin de Patelet, qui lui en voulait de la confiscation de ses panneaux ? Ou du gros Jeanfêlé, qui l'avait bousculé un jour de marché ? Ou encore du bossu Griffelle, qui l'avait jadis agacé publiquement de sottises ?

Or, un soir — c'était la fête du pays, et le village avait été en liesse toute la journée — quelle ne fut pas la stupefaction des Chaumevillois en voyant passer dans la grand'rue, ivre-mort, titubant et zigzaguant, le père Franjus lui-même ! Il parvint non sans peine à la grille de la mairie et, barreau par barreau, parvint à l'entrée :

— Canaille ! Voyou ! marmonnait-il... Souhaud ! Tu n'es pas honteux ? Toi, un garde champêtre ! Toi qui devrais donner l'exemple ? Non, non, pas de boniments ! Tu perds ton temps, ta jeunesse et ta sève : au bloc, mon bonhomme, au bloc !... Je t'ai prévenu plus de mille fois que si jamais je te pinceais tu n'y couperais pas, parce que toi, tu comprends, je sais... que tu sais... ce que tu fais ! Allez, ouste, au bloc, Benoît !

Arrivé maintenant au local disciplinaire, il avait fini par ouvrir la porte, était entré, et avait refermé derrière lui à double tour : fidèle à ses principes et à son serment, le garde champêtre Benoît Franjus, s'était coiffé soi-même !

Miguel ZAMACOÏS.

(Reproduction et traduction interdites.)

Le nouveau ministère hollandais

AMSTERDAM, 14 juillet. — La reine a chargé M. Nolens de former le ministère. Le choix de M. Nolens, chef du parti catholique, comme président du Conseil, est assez curieux dans un pays très profondément protestant où les catholiques sont une faible minorité. Mais ils forment un groupe compact et discipliné de 30 membres, le plus nombreux de la nouvelle Chambre, et associés aux anti-révolutionnaires et aux chrétiens historiques, ils disposent de 50 voix contre une quarantaine aux laïques.

50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS
par Correspondance
aux Militaires. — Ecole PIGIER, 53 rue Rivoli à Paris.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

LA FÊTE NATIONALE A ÉTÉ CÉLÉBRÉE AVEC ECLAT

Dans toute la France ont eu lieu des cérémonies patriotiques, et chez les nations alliées et amies des manifestations de sympathie.

NEW-YORK, 14 juillet. — Si innombrables sont les manifestations diverses auxquelles a donné lieu la célébration de la fête nationale du 14 juillet qu'il est impossible de les signaler toutes. Ce qu'il faut retenir, c'est que toutes les classes, toutes les religions, tous les pays se sont associés dans le tribut d'admiration et d'affection rendu à la France.

Toutes les églises, de tous les cultes, sont pavées. Dans les grandes villes, de nombreuses dames avaient tissé des drapeaux spéciaux qui seront offerts en souvenir au gouvernement français et aux grandes villes françaises.

Les journaux publient des articles où l'hommage est rendu à la France dans des termes tels que l'Histoire n'en connaît jamais de pareils dans le passé.

Plus de cent résolutions ont été votées par les grandes organisations ouvrières des États-Unis, exprimant leur admiration pour la France et la volonté de continuer la lutte jusqu'à la victoire.

Un ordre du président Wilson

WASHINGTON, 14 juillet. — Le président Wilson a fait publier l'ordre suivant :

En reconnaissance de la bravoure et du courage avec lesquels les Français défendent depuis bientôt quatre ans la liberté du monde, le drapeau national français devra être arboré sur tous les édifices et les navires des États-Unis dans les jours de la fête nationale française, jour de la prise de la Bastille.

Un ordre spécial a été donné à la Maison Blanche afin que le drapeau français flotte demain à côté du drapeau américain.

Télégramme du président Wilson au président Poincaré

A l'occasion de la Fête nationale, le président de la République a reçu le télégramme suivant du président Wilson :

L'Amérique salue la France, en ce jour d'épouvantes souvenirs, le cœur plein de chaleur et d'amitié et de dévouement à la grande cause dans laquelle les deux peuples sont maintenant si heureusement unis.

Le 14 juillet, comme notre fête du 4 juillet, a pris une signification nouvelle, non seulement pour la France, mais pour le monde. De même que la France célèbre notre 4 juillet, nous célébrons son 14 juillet avec la conscience très vive de la camaraderie d'armes et d'un dessein dont nous sommes profondément émus et profondément fiers. L'océan semble bien étroit aujourd'hui, tant la France est voisine de nos cœurs. Cette guerre, nous la menons pour nous affranchir de choses intolérables, mais nous la menons aussi pour sauver l'humanité. Nous tendons la main aux grands peuples auxquels nous sommes associés, et partout aux peuples qui sont épris du droit et estiment la justice comme un bien inestimable, et une fois de plus nous nous consacrons à la noble entreprise de paix et de justice réalisant les grandes conceptions qui ont élevé la France et l'Amérique à une place éminente parmi les peuples libres du monde.

Le drapeau français flotte aujourd'hui au mât de la Maison-Blanche, et l'Amérique est heureuse de saluer ce drapeau.

Adresses de félicitations

Le président Poincaré a reçu, à l'occasion du 14 juillet, des télégrammes des souverains d'Italie, de Serbie, de Belgique, de Grèce, du président de la République portugaise, du président de Cuba, etc.

Le président de la République a reçu des pays alliés un nombre considérable d'adresses de félicitations à la France, qui lui ont été envoyées à l'occasion de la Fête nationale.

Voici quelques-unes des villes d'Angleterre dont les autorités ou les habitants ont envoyé des adresses : Huddersfield, Aberdore, ancien bourg de Leicester, district d'Orkirk, Scarborough, Cheltenham, Gateshead, West-Ham de Londres, Dudley, Chayford, Both, Frura, Saint-Helens, Cambridge, Northampton, Nottingham, Mountinash, Lampeter, Bootle, etc.

A Londres

LONDRES, 14 juillet. — La musique du 4^e zouaves, après avoir visité Windsor, a donné un premier concert, au début de l'après-midi, à la parade des Horse Guards ; puis, à cinq heures, un second à

l'ambassade de France, où M. Paul Cambon recevait, à l'occasion de la Fête nationale, la colonie française de Londres.

Dans son discours M. Paul Cambon, après avoir exprimé la reconnaissance de la France pour son allié de la première heure, la Grande-Bretagne, conclut par une allusion à l'Alsace-Lorraine :

— On a beaucoup parlé de nos buts de guerre, dit-il. On les connaît. Mais, pour la France, celui qui prime tous les autres, c'est la reprise des provinces qui lui ont été arrachées en 71. Nous attendons depuis quarante-sept ans la réparation de cette grande injustice. Pour nous, tant qu'elle n'aura pas obtenu la restitution de l'Alsace-Lorraine, la France ne sera qu'une statue mutilée d'une grande beauté, mais ayant perdu l'harmonie de ses lignes.

A Rome

ROME, 14 juillet. — La célébration de la fête nationale française a revêtu ici un caractère de grande solennité.

Ce matin, un défilé des détachements français, venus de la veille du front italien, a provoqué de grandes acclamations. Ainsi que chaque année, M. Barrère, ambassadeur de la République, a reçu la colonie française.

Une manifestation officielle avait été organisée au monument de Victor Hugo, à la villa Borghèse. Le professeur Mignon, de l'université de Lyon, parlant au nom de la France, a rendu hommage au peuple d'Italie, et le député Cappa a prononcé un éloquent discours au nom de l'Italie.

Le cortège s'est déroulé à travers les rues de Rome, jusqu'à la via Baulari, qui aboutit au Palais Farnèse, où le prince Colonna, syndic, a exalté la grandeur de la nation française.

Au cours de la journée a eu lieu l'inauguration de la plaque de la rue de la Marine.

DANS LES DÉPARTEMENTS

L'inauguration du pont Wilson

LYON, 14 juillet. — C'est au milieu du plus grand enthousiasme que les populations lyonnaises ont célébré la Fête nationale.

A l'issue de la prise d'armes, place Bellecour, douze cents hommes de l'armée américaine défilèrent en tête des troupes, suivis par des détachements des armées anglaise, italienne et française.

Après le défilé eut lieu l'inauguration du pont. MM. Rault, préfet du Rhône, et Herriot, maire de Lyon, prirent les premiers la parole et firent ressortir les liens qui, dans le passé, unissent la France et les États-Unis.

M. Sharp, ambassadeur des États-Unis, a remercié les édiles lyonnais de l'éclatant hommage rendu par la ville de Lyon au président Wilson et au peuple américain.

Après qu'une longue ovation eut salué le discours du représentant de la grande République, deux fillettes ont remis à M. Sharp une magnifique gerbe de fleurs. Puis les troupes américaines traversèrent le pont, tandis que la musique de la marine royale italienne se faisait entendre.

A Bordeaux

BORDEAUX, 14 juillet. — A l'occasion de la fête nationale, une revue a été passée, ce matin, en présence d'une foule immense.

Après la remise des décorations, un impressionnant défilé eut lieu : il comprenait les diverses sociétés de mutilés, d'orphelins et de veuves de la guerre, puis les troupes des différents régiments de Bordeaux, suivies de contingents américains ; il ne dura pas moins d'une heure.

Des avions survolèrent le terrain de la revue ; cet après-midi a eu lieu une manifestation en l'honneur des pupilles de la nation.

A Brest

BREST, 14 juillet. — L'amiral Wilson et le général Harris ont offert, à l'occasion du 14 juillet, à la salle des fêtes, un lunch aux officiers français et aux autorités civiles, ainsi qu'aux notabilités de la ville.

La ville était pavée de couleurs nationales et alliées.

A Nancy

NANCY, 14 juillet. — Une foule énorme a suivi, ce matin, les détachements américains qui ont parcouru, musique en tête, les quartiers du centre, avant d'aller offrir, place Stanislas, une aubade à la municipalité et à la préfecture. Une escadrille d'avions de bombardement, revenant d'un

raid sur les villes allemandes, a survolé la ville, descendant parfois si bas que les appareils passaient entre les tours de la cathédrale. La ville est pavée.

A Cherbourg

CHERBOURG, 14 juillet. — A l'occasion de la fête nationale, tous les édifices et de nombreux immeubles particuliers étaient pavés aux couleurs françaises et alliées.

Le vice-amiral Jaurès, préfet maritime, a passé en revue les troupes de la garnison, auxquelles s'étaient jointes une compagnie britannique et deux compagnies américaines.

A PARIS

Les Bons de la Défense Nationale

La souscription aux Bons de la Défense nationale, ouverte pendant la journée du 14 juillet sur différents points de Paris par les soins du ministre des Finances, a obtenu, malgré un temps incertain, un succès considérable. Le total des sommes souscrites dépasse cent dix millions.

M. Poincaré, président de la République ; M. Clemenceau, président du Conseil des ministres ; M. Klotz, ministre des Finances ; les autres membres du gouvernement : lord Derby, ambassadeur d'Angleterre ; le comte Bonin Longare, ambassadeur d'Italie, ont tenu à apporter leur souscription aux guichets ouverts place de la Concorde, près de la statue de Strasbourg. La foule, massée sur la place, les a accueillis par une chaleureuse ovation.

En raison de l'affluence des souscripteurs, le ministre des Finances a décidé que les guichets de la place de la Concorde resteraient ouverts au public le lundi 15 juillet, de 9 heures à 18 heures.

A la statue de Strasbourg

A deux heures, le jardin des Tuileries présente l'animation des grands jours. Fidèles à leur habitude, la Ligue des Patriotes, les sections des Vétérans des armées de terre et de mer, drapeaux déployés, s'y sont donné rendez-vous pour aller déposer des couronnes et des gerbes de fleurs au pied des statues de Strasbourg et de Lille.

Malgré aussi présentes les sociétés d'Alsace-Lorraine, les drapeaux encore cravattés de deuil.

Une foule considérable occupait la terrasse des Tuileries et la place de la Concorde. Aucun discours ne fut prononcé.

Les Pupilles de la Nation

La cérémonie organisée par l'Office national des Pupilles de la Nation a attiré une foule considérable au Trocadéro. M. Raymond Poincaré, accompagné de M. Lafferre, a été reçu aux accents de la Marseillaise. De nombreuses personnalités, parmi lesquelles des membres du gouvernement, et Mgr Amette, archevêque de Paris, étaient présentes.

Une allocution, très applaudie, fut prononcée par M. Hébrard de Villeneuve, qui définit les buts de l'œuvre, instituée par la loi du 27 juillet 1917.

M. René Viviani, qui contribua à la préparation et au vote de la loi comme ministre de la Justice, vint en expliquer le fonctionnement.

A son tour, M. Lafferre fit ressortir les avantages de la loi sur les pupilles de la Nation, et salua ceux-ci au nom du gouvernement.

Un brillant programme artistique fut exécuté par des artistes de l'Opéra-Comique, avec les concours de l'Ecole de chant choral et de la musique de la garde républicaine.

La matinée gratuite de la Comédie-Française

Seule, la Comédie-Française a donné, hier, une matinée gratuite. C'est dire qu'elle attirait une foule considérable et que tout le monde ne put trouver de place. Les privilégiés payèrent leur soit de longues heures d'attente, soit par une rémunération discrètement donnée à ceux qui avaient su spéculer sur le plaisir des autres.

Les artistes de notre première scène furent énergiquement applaudis par ce public populaire, notamment MM. Silvain, Albert Lambert, Mmes Louise Silvain et Guignol, principaux interprètes de *Mithridate* ; MM. Denis d'Inès, Roger Gailhard, Mmes Madeleine Roch, Yvonne Duclos, Emilienne Dux, etc., qui recitèrent des poésies patriotiques.

Mlle Roch a dit, en outre, un poème à l'Amérique, d'ailleurs fort applaudi, du marquis de La Soudière.

4.000 AVIONS ENNEMIS DÉTRUITS EN UN AN PAR LES BRITANNIQUES

Pendant la même période nos alliés n'ont perdu que 1.000 appareils.

LONDRES, 14 juillet. — Le résumé des opérations aériennes pendant l'année finissant le 30 juin fait apparaître que, durant cette période, sur le front ouest, l'aviation britannique détruisit 2.150 appareils ennemis et en abattit 1.083 autres en dehors du contrôle.

Pendant la même période, la force aérienne navale abattit 623 appareils ennemis.

De nos machines opérant dans l'ouest, 1.094 manquent, et notre force navale aérienne en a perdu 92.

Il résulte donc de cette statistique que, du 30 juin 1917 au 30 juin dernier, les forces aériennes britanniques détruisirent près de 4.000 appareils ennemis, tandis qu'elles n'en perdirent guère plus de 1.000.

16 descendus en un jour

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Le 13 juillet, nous avons abattu douze appareils ; quatre avions ennemis sont tombés désarmés. Trois de nos machines manquent.

Pendant les éclaircies, nos aviateurs se sont livrés à de nombreuses observations et reconnaissances et ils ont lancé quatre tonnes et demie d'explosifs.

Canonnade lointaine

Vers minuit, on percevait de Paris le bruit d'une violente canonnade lointaine qui semblait provenir de l'Est. A une heure du matin elle n'avait pas diminué d'intensité.

Mort d'un sénateur

On annonce la mort de M. Crépin, sénateur de la Réunion, le défunt, âgé de soixante-seize ans, appartenait à la gauche républicaine. Il avait fait toute sa carrière dans la magistrature coloniale.

Un gala à Versailles

Le 21 juillet, à 2 heures, aura lieu dans le parc de Versailles, un gala à l'occasion de la Fête nationale de la Belgique ; cinq musiques militaires prêteront leur concours à ce gala ; la musique de la garde républicaine, la musique royale du 1^{er} régiment des guides belges, la musique de la flotte italienne et deux bands anglaise et américaine.

LES RÉSULTATS SPORTIFS

CYCLISME

As Velodrome d'Hiver. — Résultats : Grand Prix du 14 juillet (1.000 m. scratch) : 1. Série gagnée par Dupuy, Ellegard, Sergeant, Pouchois, Martin, Trounev, Vandenhove, Beryl et Siméon. Finale : 1. Ellegard, 2. Dupuy, 3. Pouchois.

Course de Primes (3 kil.). — Prime finale : 1. Chassot, 2. Polledri, 3. Garapezzi.

Course des Étrangers (handicap 800 m.). — Finale : 1. J. Mathieu (60), 2. Matter (35), 3. Polledri (15), 4. Charlier (scratch).

Match Deruyter-Sérés (derrière tandem). — Première manche (10 kil.) : 1. Sérés, en 12 m. 33 s. ; 2. Deruyter, à une longueur. Deuxième manche (10 kil. 093 m.) : 1. Sérés, en 21 m. 20 s. 4/5 ; 2. Deruyter (cervé), à 8 tours.

Prix des Conquérants (25 kil. derrière motos). — 1. Pathery, en 17 m. 31 s. 2/5 ; 2. Michels, à 3 tours ; 3. Veillet, à 6 tours.

Course de tandems (2.000 m.). — 1. Deschamps-Siméon, en 2 m. 18 s. 4/5 ; 2. Dupuy-Pouchois ; 3. Sergeant-Schilles ; 4. Vandenhove-Morel.

Paris-Le Mans (230 kilomètres). — Organisée par notre confrère l'Auto, cette belle randonnée avait groupé 32 partants sur 41 engagés. Barthélémy s'est adjugé l'épreuve en grand record. Départ et arrivée à Saint-Germain, distance 110 kilomètres. Premiers résultats :

1. Barthélémy, en 8 h. 36 m. 47 s. ; 2. Noël, en 8 h. 38 m. ; 3. Lemée, en 8 h. 39 m. 33 s. 2/5 ; 4. F. Pellissier, en 8 h. 40 m.

Paris-Vernon et retour. — Le Cyclo-Club de la Chapelle a fait disputer, hier après midi, sous les règlements de la Société des courses, une excellente épreuve dont le succès a été remarquable. Départ et arrivée à Saint-Germain, distance 110 kilomètres. Premiers résultats :

1. M. Hugentobler (HCP), en 2 h. 45 m. 48 s. ; 2. M. Grillet (HCP), à une longueur ; 3. L. Trébah (ASL), à un pneu ; 4. V. Bour, (CVC), 2 h. 46 m. 5 s. ; 5. J. Davier (ECV), 2 h. 46 m. 6 s. ; 6. H. Scavet (CVC), 2 h. 46 m. 8 s. ; 7. R. Martal (FAS) ; 8. P. Mouge (HCP) ; 10. H. Ziegler (ECV).

ATHLÉTISME

L'Interclubs de Choisy-le-Roi. — Réunion intéressante où figuraient de nombreux concurrents. Résultats :

100 m. handicap. — 1. Smet (scratch), CASG, 1.000 m. handicap. — 1. De Brunel (80, ASF).

3.000 m. handicap. — 1. Lacire père (190, CASG), 300 m. scratch. — 1. Brossard (SF), 40 s. Lancement du poids. — 1. Caminade (CASG), 9 m. 67 s.

1.000 m. relais. — 1. CASG (Smet-Russell-Voyet-Sutterlin). Saut en hauteur sans élan. — 1. Boyer (SCP), 1 m. 40 s. G. Le G.

OBESITÉ LINETARIN CONSTIPATION

LE "TIP" remplace le beurre
2 fr. 10 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles
Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilogs 9 fr. 52 4 kilogs 18 fr. 45.
Aug. PELLERIN, 85 r. Rambuteau, Paris.

CHAISES A VENDRE 350 bonnes et fortes chaises usagées, pour salons de spectacles ou cinémas.
4 DOUBLES PORTES CAPTONNÉES, avec leurs ferrures Baumer, en bon état, à vendre.
S'adresser à M. Second, 20, rue d'Enghien, le matin, de 11 heures à midi.

L'APRÈS-MIDI DU 14 JUILLET A L'HOTEL DE VILLE ET DANS LES RUES DE PARIS



LE BAPTÊME DES NOUVELLES RUES DE PARIS A L'HOTEL DE VILLE



ANZACS ET CANADIENS ACCLAMENT LA FRANCE SUR LES BOULEVARDS



LA FOULE DEVANT LES BARAQUES A LA STATUE DE STRASBOURG

Paris fut très animé pendant tout l'après-midi de la Fête nationale. Une cérémonie officielle réunie à l'Hôtel de Ville les représentants du gouvernement, de l'édilité et des pays alliés. Il s'agissait de rebaptiser, en l'honneur de l'Entente, certaines rues de Paris. On voit sur notre première photographie : à gauche du président de la République, MM. Antonin Dubost, président du Sénat; Matsui, le comte Bonin-Longare, lord Derby, ambassadeurs du Japon, d'Italie et de Grande-Bretagne, et Vesnitch, ministre de Serbie;



M. RAYMOND POINCARÉ VIENT DE SOUSCRIRE AUX BONS DE LA DÉFENSE à droite, MM. Deschanel, président de la Chambre; Clemenceau, président du Conseil, Nail, garde des sceaux; Pichon et Klotz, ministres des Affaires étrangères et des Finances. Au second rang et au-dessus de M. Deschanel : le maréchal Joffre, ayant à sa gauche MM. Leygues, Clémentel et Boret, ministres de la Marine, du Commerce et de l'Agriculture. A la suite de cette séance, le Président et les hautes personnalités françaises et alliées se sont rendus place de la Concorde pour souscrire aux Bons de la Défense.

LE MONDE

INFORMATIONS

— Lord Methuen, gouverneur de Malte, a reçu du gouvernement français la grande croix de la Légion d'honneur.

CITATIONS

— Parmi les belles citations :
— *Henry de Jouvencel*, lieutenant à la 10^e compagnie du 20^e R.I.T. :
— Officier courageux, dévoué et d'un sang-froid remarquable, s'est particulièrement distingué, le 11 juin 1918, en partant seul, sous le feu, à la rencontre d'une patrouille ennemie que l'on supposait vouloir se rendre, donnant à tous l'exemple du plus complet mépris du danger.

NAISSANCES

— Mme Robert de La Brosse, née de Bernoville, est mère d'une fille, appelée Solange.

FIANÇAILLES

— On annonce les fiançailles du comte Maxence de Polignac, maréchal des logis au 22^e dragons, décoré de la croix de guerre, qui subit une longue captivité en Allemagne, avec Mlle de La Torre.
Le mariage sera prochainement célébré en Suisse.

DEUILS

— On annonce la mort, à Toulon, de la comtesse de Trentinian, veuve du général A. de Trentinian et mère du général E. de Trentinian, décédée à l'âge de quatre-vingt-deux ans.
— Les obsèques de la marquise de Mailly-Nesle, née Rohan-Chabot, auront lieu le mercredi 17 juillet, à dix heures, en l'église Saint-Pierre de Chaillot. Le présent avis tient lieu de lettre de faire-part.

B L O C - N O T E S

La gerbe de roses

Une jolie femme perdue dans la multitude dispose d'un moyen très pratique pour fendre la presse.
Elle n'a qu'à se munir d'une belle gerbe de roses. Il ne lui en coûte guère qu'une vingtaine de francs.
Ainsi pourvue, elle dit à haute voix :
— Permettez-moi d'offrir ces fleurs à nos héros.
— Aussitôt la cohue s'ouvre devant elle.
— Passez donc, madame ! fait-on avec courtoisie.
Elle se faufille. Elle s'avance. Elle distribue les témoignages embaumés de son enthousiasme aux lieutenants de chasseurs à pied qui lui sourient de toutes leurs dents de jeunes loups sous leurs moustaches blondes.
Elle a accompli son devoir de patriote. Et elle s'est trouvée à la meilleure place pour contempler les défenseurs de la France.

Dans la foule

Sur les trottoirs, rue Royale, se tenaient au moins dix rangs de spectateurs pour voir le défilé des troupes.
« Voir » est une manière de parler. Ceux qui étaient par derrière ne voyaient guère.
Quand on est mal placé, il y a plusieurs façons de remédier à ce désavantage.
Des midinettes sautaient continuellement. Lorsqu'elles étaient en l'air, elles parvenaient à apercevoir les casques des soldats et leurs baïonnettes fleuries. Mais elles se fatiguaient vite.
— Qui n'a pas son petit périscope de revue ? criaient des loustics.
Le périscope de revue, c'est tout simple-

plement une glace à main. Pour s'en servir, on tourne le dos à la rue, on élève le miroir le plus haut qu'on peut. Il réfléchit alors par-dessus la foule les régiments qui passent sur la chaussée.

Toutes les arêtes, toutes les cousettes, toutes les jeunes Parigotes ont dans leur sac à main une glace minuscule. Elles l'esquissent d'une caresse, car le carré de verre est toujours blanchi de poudre de riz, et elles en usent comme nous venons de dire.
— Je vois tout ! Je vois tout ! crie l'une d'elles. Seulement, c'est un peu étroit. Faut promener la glace en l'air pour ne rien perdre du spectacle. Si j'avais su, j'aurais apporté un miroir plus grand.
— Ton armoire à glace ! suggère une camarade taquine.

— Chapeau ! Chapeau !
Cette exclamation s'adresse aux aimables personnes qui, placées aux premiers rangs, sont coiffées de vastes « gainsboroughs ». C'est comme au cinéma : on est prié de se découvrir. Il faut reconnaître que les dames et demoiselles auxquelles s'adressent les objurgations de la multitude y obtempèrent de fort bonne grâce.

L'équilibre instable

Quand une spectatrice est accompagnée d'un Parisien galant, il la soulève dans ses bras aux moments du plus déhissant enthousiasme. Alors elle agit éperdument les bras :
— Vive la Belgique ! Vive la Pologne ! Vive la Serbie ! Vivent les pompiers ! Vivent les Amex ! Vivent les Ecosais ! Vivent les Anglais ! Vivent les Italiens ! Vivent nos marsouins !
Celui qui dans son étroite supporte cette frénésie féminine et lui sert de pié-

destal a fort à faire pour rester solide sur ses jambes. Quand, ensuite, il dépose sa compagne à terre, il mouille tout un mouchoir à s'éponger le front.

L'Université errante

Comme la fabuleuse Latone, l'Université de Lille est errante.
La plupart des professeurs réussissent à quitter la ville avant qu'elle tombât aux mains des Allemands.
C'est Amiens qui pendant trois ans les recueillit. C'est là qu'ils dispensèrent à leurs élèves la nourriture spirituelle.
Mais depuis que la cité picarde est sous le feu des ennemis, les maîtres de la jeunesse ont été de nouveau contraints à se réfugier dans d'autres murs.

Ils résident maintenant à Rouen. Ils ont trouvé asile au petit collège Joyeuse, qui dépend du lycée.
Ils y font passer en ce moment les épreuves du baccalauréat.
Leurs tribulations les rendent pitoyables aux candidats. Beaucoup de ces adolescents ont poursuivi leurs études dans des régions où ils étaient distraits par le grondement de la bataille, le roulement des caissons, le pas des troupes en marche, les bombardements de jour et de nuit. Si leur instruction offre quelques lacunes, il y a des circonstances atténuantes.

Leurs juges ont donc raison de ne se point montrer sévères.
D'ailleurs oserons-nous dire que les élèves les plus ignorants d'aujourd'hui paraissent savants plus tard ? Car la foule des événements que nous traversons se chargent, hélas ! d'enrichir leur intelligence et leur expérience.

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

Comédie-Française. — Mlle Lagrange, premier prix de comédie au Conservatoire, débutera ce soir dans *L'école des Femmes*.

LA JOURNÉE :
Comédie-Française, 7 h. 45, *L'école des Femmes*, la *Critique de l'école des Femmes*, Opéra-Comique, relâche; jeudi, 1 h. 30, *Werther*, *Cavalleria rusticana*; 7 h. 30, les *Contes d'Hoffmann*.
Palais-Royal, 2 h. 30 et 8 h. 30, *Botru chez les civils*.
Renaissance, 2 h. 30 et 8 h. 30, *Florette et Patapon*.
Th. Antoine, 2 h. 30 et 8 h. 30, *A votre santé*.
Edouard-VII, 2 h. 45 et 8 h. 45, la *Folle Nuit*.
Th. Albert-I^{er}, Every evening, at 8 h. 30, English players, in english plays, *Wanted a husband*.
Scala, 2 h. 30 et 8 h. 30, le *Papa du régiment*.
Th. Cadet-Rousselle (Louv. 37-10), 2 h. 30 et 8 h. 30, *Minia your Pips*, grande revue; à 3 h., concert et ballets.
Grand-Guignol, 8 h. 30, *Au Rat mort, le Triangle*.

SPECTACLES DIVERS
Folies-Bergère (Gut. 02-59), 8 h. 30, la revue *Quand même!* Samedi et dim., matinée.
Olympia (Centr. 44-68), t. l. jours, mat. et soir.
Spect. de music-hall : vedettes, attract. Sketch. Eldorado, 2 h. 30 et 8 h. 15, *L'Entolense*.

Pour obtenir
Le rendement maximum
La plus grande vitesse
La sécurité absolue,
de leur fonctionnement,
les appareils de locomotion automobile de tous systèmes employés dans la zone des armées sont munis du

Carburateur ZÉNITH

Société du carburateur ZÉNITH
Siège social et Usines : 51, chemin Fouillat, LYON
Direction à Paris : 15, rue du Débarcadere

USINES ET SUCCEURSALES :
LYON, PARIS, LONDRES,
MILAN, TURIN, DETROIT,
NEW-YORK

Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.

La bande molletière
"TOUSPORTS"
extensible
rationnelle
double votre endurance
Vous la trouverez dans tous les magasins bien assortis, en toutes nuances et tailles courantes, à partir de 9 fr. 90. A défaut, indiquez sur mandat-carte adressé au fabricant L. CHOMIER, SAINT-ETIENNE (Loire), la teinte désirée, et vous recevrez par retour la paire commandée.

LA HERNIE
est définitivement vaincue par le nouvel Appareil imperméable et sans ressort de A. CLAVERIE. Tout hernieux a intérêt à demander aujourd'hui même le Traité de la Hernie, envoyé gratis et discrètement par M. A. CLAVERIE, 234, faubourg Saint-Martin, Paris, ou avoir recours aux conseils de ses Spécialistes, tous les jours, de 9 h. à 7 h., même dimanches et fêtes. Passages réguliers dans les villes de province. (Demander les dates.)

GRAINS MIRATON
Un Grain assure effet laxatif
3^e CHATELGUYON 3^e

ASTHME ESPIC
REMEDÉ EFFICACE
Cigarettes ou Poudre
Tous Prix. Exportation J. ESPIC sur demande expresse.

CRÈME MARGUERITE TEMPLEY
D'HORTY-S-PARIS.

ACHAT ET VENTE DE TITRES

Pilules Orientales
Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 7 fr. 50 franco. — J. RATIE, Ph^{ce}, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

J'ACHÈTE CHER Vêtements hom. et dames, Fourrures, Uniform. milit.
Vais domicile. NEUMESTIER, 12, rue Gomboust.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

PAIEMENT DE COUPONS. ARGENT DE SUITE
BANQUE GIRON (54^e année), 67, r. Rambuteau. Téléph.